

Les silences de l'altérité dans *Agar* d'Albert Memmi

Emira Gherib

Université de Tunis El Manar

emira_gherib@yahoo.fr

Resumen

La novela *Agar* (1955), de Albert Memmi, que gira en torno a una joven pareja compuesta por un judío tunecino y su esposa, María, una francesa católica, presenta distintas interpretaciones de la figura del «extranjero». Sea por elección o por fuerza mayor, en algún momento de la trama los protagonistas son «inmigrantes» que intentan perpetuar su amor pese a toda clase de vicisitudes. Sin embargo, unos conflictos ineludibles los llevan a hundirse en la más profunda soledad. En este trabajo nos proponemos demostrar cómo la comunicación se erige en el problema central de la obra y constituye la pieza que falta para que se produzca una feliz convivencia.

Palabras clave: *Agar*; crisis de identidad; judaísmo; diversidad; alteridad; Túnez.

Abstract

Agar (1955) of Albert Memmi put on stage a young couple: a Tunisian Jewish and his wife, Marie, a catholic French-woman. This novel illustrates different variations of the figure of «abroad». «Selected» statute or «undergone», at some point, the protagonists are «immigrants» and they will try to sustain their love despite a lot of differences. However, it is carried out towards inescapable conflicts leading them to be inserted in the deepest of the loneliness. We will seek to show how the communication is in the center of the problems of the book and constitutes the missing part for a happy cohabitation.

Key words: *Agar*; identity crisis; jewishness; diversity; alterity; Tunisia.

0. Introduction

« Agar »... D'emblée, l'idée d'étranger s'impose lorsque l'on prend entre ses mains ce roman d'Albert Memmi. *Hagar*, l'«étrangère» en hébreu, celle que la tradition biblique présente comme la servante d'Abraham, est égyptienne. L'étrangère d'*Agar* de Memmi est française. Française en Tunisie. Ce court ouvrage publié en 1955, classique de la littérature d'expression française, encore très actuel, narre l'histoire d'un jeune couple formé à Paris: Marie et son homme, le narrateur, juif

tunisien. Après avoir vécu leurs premiers mois d'union dans la capitale française, ils décident de s'établir en Tunisie, terre natale du jeune homme. Jusqu'alors, c'était lui qui était l'« étranger », qui plus est, personnification d'une identité juive complexe dans un pays à grande majorité musulmane. Pour Marie, heureuse et curieuse de suivre son mari, être étrangère en Tunisie est d'abord un statut « choisi » mais, peu à peu, cela devient un statut « subi ». Le couple s'aime et tente de perpétuer son amour malgré toutes sortes de difficultés. Toutefois, il est confronté à une recherche éperdue d'identité qui mène à un inéluctable conflit de cultures conduisant les héros à s'enfoncer chacun dans une solitude des plus profondes. Ne retirant aucun bénéfice symbolique ou matériel de cette nouvelle culture, Marie semble se fermer hermétiquement. Progressivement, elle sera encline à ne plus « subir » et semblera de plus en plus lutter intérieurement, vivant une contre-acculturation silencieuse.

L'acculturation se définit, rappelons-le, comme « les phénomènes de contacts et d'interpénétration entre civilisations différentes » (Bastide, 1985 : 115)¹. C'est précisément sur ce point que nous aimerions baser notre analyse. Nous verrons dans quelle mesure Marie, contrairement à son époux, ne se pose pas le même type de questions existentielles, elle paraît refuser, lutter toujours plus pour rejeter totalement la culture qui l'entoure dans ce nouveau pays qui devient pour elle extrêmement hostile.

1. Memmi, le mal-être et la colonisation

Il est tout d'abord à souligner que l'auteur, à l'instar de ses personnages, s'inscrit dans une dimension hétéroclite, dans une complexité socio-historique. Albert Memmi, né en 1920 dans une Tunisie colonisée par la France, d'une mère juive berbère et d'un père juif d'origine italienne, l'un et l'autre arabophone, incarne une identité très fragmentée. Sa biographie croise à plusieurs reprises celle du personnage principal d'*Agar*². Fort de sa propre expérience, à partir de son premier roman largement autobiographique, *La statue de sel* (1953), l'écrivain exprime de profondes interrogations identitaires, celles sur le Moi, le rapport avec les communautés de l'époque. Le protagoniste, un tunisien, né et habitant en Tunisie, est toutefois tiraillé par l'idée d'étranger et de perte. Son triple nom, Mordekhaï Alexandre Benillouche, stigmatisé

¹ Le terme « acculturation » a été proposé dès 1880 par des anthropologues américains, notamment John Wesley Powell (1834-1902), qui nommait ainsi la transformation des modes de vie et de pensée des immigrants au contact d'une société donnée. La contre-acculturation indique donc une opposition à l'acculturation, à l'imposition d'une autre culture.

² Il épouse lui-aussi une française, Marie-Germaine, catholique, retourne en Tunisie avec elle pour y enseigner. Le couple s'installera, comme ces personnages, dans un premier temps dans l'appartement des parents avant d'occuper une villa dans la banlieue de Tunis. La Tunisie, pour le couple Memmi, ne sera qu'une étape d'une dizaine d'années : après l'indépendance, en 1956, il retourne s'établir en France où l'auteur sera notamment professeur de psychiatrie sociale, attaché de recherches au CNRS.

à lui seul une sorte de douleur intérieure, une dimension complexe et problématique, « Mordekhaï » renvoyant à son identité juive, « Alexandre » au monde occidental et « Benillouche » rappelle non seulement sa judéité mais aussi le monde indigène. Selon Joëlle Strike (2003 : 33), ce personnage en « a honte parce qu'il révèle les trois identités qu'il porte en lui et qui le fracturent et lui pèsent parce qu'aucune d'elles ne lui va ». Cette identité, qu'il le veuille ou non, est inscrite de façon indélébile dès sa naissance. La vie dans la Tunisie de l'époque, ne fera que compliquer davantage les choses. L'homme, en définitive, n'adhérera totalement ni à sa communauté juive trop défavorisée dont il s'éloigne peu à peu, ni au monde musulman avec lequel il sera toutefois solidaire face à l'oppression coloniale, ni à l'Europe qui le rejettera. Il synthétise fatalement cette idée et son désarroi dans cette phrase : « J'avais refusé l'orient, l'occident me refusait » (Memmi, 2002 : 353).

Dans son ouvrage bilan, *Le nomade immobile*, Albert Memmi (2000 : 25) exprime également un mal-être, l'éternel décalage du juif au Maghreb :

J'ai détesté l'école primaire, où j'étais sujet à de brusques angoisses parce que je ne comprenais pas le français; j'ai détesté le lycée, parce que je m'y sentais, parce que j'y étais un étranger parmi les enfants de la bourgeoisie; j'ai détesté l'université, parce que j'y étais désespérément déçu par des maîtres que j'admirais de loin, par la philosophie, élitaine et abstraite, de la Sorbonne, qui ne me concernait pas.

Lui et ses personnages principaux sont projetés à un moment ou à un autre au-delà de leur histoire locale, histoire qui, à la base, est souvent elle-même extrêmement compliquée.

La colonisation a largement marqué Albert Memmi et bien sûr son écriture. Rappelons que le protectorat français en Tunisie a été institué en 1881. Comme on sait, le souverain de Tunis, le Bey, fut alors contraint d'abandonner la grande majorité de ses pouvoirs au représentant officiel du gouvernement français. Le régime fut réorganisé, de nouveaux services administratifs furent créés, entièrement aux mains des Français³. Ce n'est qu'en 1956 que le royaume de Tunis gagnera son indépendance.

Ce passé colonial semble hanter Albert Memmi ainsi que la société tunisienne en général, à de multiples degrés et sous de multiples formes. Les réminiscences de cette période traumatisante de l'histoire se font évidemment sentir dans la littérature.

³ La justice fut réformée, l'enseignement modernisé (il se calque sur le système français) et une nouvelle administration financière fut mise en place. À partir de 1907, des représentants de l'élite tunisienne, se regroupèrent pour l'indépendance. Quelques années plus tard (1920), des groupes nationalistes formèrent le Destour. Malgré la répression des autorités, le 20 mars 1956, l'indépendance fut proclamée. Un an plus tard, le nouvel homme fort, Habib Bourguiba, proclama la République dont il devint Président (25 juillet 1957).

Son œuvre nous propose une sérieuse réflexion voire une attaque contre les modes de perception et les représentations dont les colonisés étaient l'objet. Au même titre que des intellectuels comme Frantz Fanon et Edward Saïd, Memmi, aussi bien grâce à ses essais qu'à ses romans, a contribué à déconstruire les mécanismes du discours colonial. Albert Memmi (1976 : 9) s'est défini lui-même comme un « citoyen de seconde zone ». Parmi les pionniers des études francophones, il revisite les notions de *racisme*, de *colonisation*, de *dépendance*. Dans ses écrits, l'idée toujours plus ou moins sous-jacente, semble être celle de la quête identitaire, de la fêlure, du manque.

Portrait du colonisé précédé du *Portrait du colonisateur* (1957), publié au lendemain de l'indépendance de la Tunisie, préfacé par Jean-Paul Sartre, fait date dans l'œuvre de Memmi ainsi que dans la réflexion sur le fait colonial en général. La crédibilité d'un auteur comme Albert Memmi pour le traitement de telles problématiques est accentuée par le fait qu'il bénéficie d'une double approche du monde de la colonie: en tant que Tunisien vivant sous le pouvoir français, il pouvait être considéré comme colonisé. Mais en tant que membre de la communauté juive tunisienne, il appartenait à un groupe intermédiaire qui bénéficiait de certains privilèges concédés par le colonisateur. Différentes déclinaisons à l'intérieur d'un même peuple sont possibles. Memmi a surtout cherché à mettre en avant le poids de la coexistence dans une situation aussi violente que celle de la colonie.

2. L'arrivée et le retour

D'emblée, le titre de ce second roman de Memmi évoque la figure de l'étranger dont les traits s'affirment au cours des premières lignes de la narration. Le narrateur-protagoniste se demande, pensant à son épouse sur le point de découvrir la Tunisie : « Comment allait-elle juger les miens? si différents d'elle par les mœurs, la religion, la langue... » (Memmi, 1984 : 23). Il se pose d'entrée de jeu des questions sur l'acculturation de sa femme, lui qui ne la connaissait que dans un contexte franco-français déterminé.

Marie arrive, son époux rentre au pays, en Tunisie, pays souvent mis en scène dans les écrits de Memmi, ainsi que l'univers juif et arabe. Les rôles sont inversés, l'étrangère, c'est elle désormais. Le couple mixte n'implique pas seulement la différence, mais aussi une distance sociale, un rapport qui place l'autre en étranger, dans une terre étrangère. Le thème de l'union mixte est cher à Memmi, on le retrouve notamment dans *La libération du Juif* (1966) et dans le *Pharaon* (1988) mais il s'agit aussi d'un thème récurrent dans la littérature judéo-maghrébine. *Agar* s'ouvre sur ce transfert pour Marie, sur une lente arrivée vers Tunis en bateau. Paradoxalement, mais aussi temporairement, cela n'est qu'angoisse pour le héros et joie pour son épouse, pleine de curiosité. Lui connaît les deux mondes. Elle, est sur le point de découvrir la face cachée de son époux, celle que le quotidien parisien avait contribué à engloutir dans les abîmes de sa mémoire.

À l'angoisse, s'ajoute un malaise, la peur que Marie soit déçue. À peine arrivés : « je cherchais à signaler à Marie les curiosités de la ville ; à mon étonnement je m'aperçus qu'il n'y en avait pas » (Memmi, 1984: 26). Sa famille lui semble immédiatement maladroite, excentrique, lui fait presque honte. Il s'évertuera à dissimuler le négatif et appuyer le positif, enjoliver ce qui les entoure pour bâtir cette nouvelle vie qui commence. Les épisodes, les situations, les visions qui auraient pu lui sembler triviaux, deviennent pour lui d'autant plus insolents et insupportables maintenant qu'il les imagine à travers la subjectivité de Marie. Dès lors, un décalage entre ces deux personnes s'opère, décalage qui évoque la notion de « duo » très présente chez Memmi. Elle lui permet d'analyser nombre d'interactions et dichotomies humaines : colonisateur/colonisé, mère/enfant, dominant/dominé, pourvoyeur/dépendant... Celles-ci sont examinées eu égard au tissu social dans lequel elles s'inscrivent. La relation de ce duo est à reconsidérer totalement puisque le tissu social est très différent de celui de leur rencontre et c'est précisément cette nouvelle donne qui redimensionne ce couple autour duquel se construit tout l'ouvrage. Ce dernier sert de prétexte à l'auteur pour réfléchir à des problématiques inhérentes à sa trajectoire littéraire. Dans une interview accordée à Francine Bordeleau (1991 : 53), Memmi confie :

Dans l'essai théorique, j'accorde une importance capitale à l'expérience vécue. Quand mes étudiants ont une difficulté, lorsqu'ils ne comprennent pas un problème sociologique, je leur dis de retourner dans le réel. Vous voulez savoir ce qu'est un couple? Commencez par interroger une femme et un homme, écoutez les gens, retournez à l'expérience vécue, toujours. Et je pense que ceux qui nient la part de vécu dans l'essai se trompent.

L'homme, narrateur homodiégétique, est très présent par son « je », mais en même temps, s'efface complètement au profit de Marie vis-à-vis de laquelle il semble se sentir redevable. Le lecteur ne connaîtra d'ailleurs son prénom, à aucun moment du livre. L'anonymat du héros renforce une idée de « huis clos » soutenue par Anny Dayan Rosenman (2002 : 57-59) qui évoque surtout le fait que Memmi taise complètement le contexte historique pourtant mouvementé dans la mesure où *Agar* a été publié en 1955 à la veille de l'indépendance de la Tunisie. Ces choix permettent de plonger ce roman dans un flou temporel et de le rendre encore très actuel mais aussi transposable. En effet, beaucoup pourraient se reconnaître, au moins en partie, dans ce couple. Le narrateur-protagoniste mène une sorte de combat et devient peu à peu étranger à lui-même. Ayant fait «subir» à son épouse un statut d'étrangère, il subit lui aussi un poids sur sa conscience.

En Tunisie, il semble immédiatement se sentir inférieur, juif en terre d'islam, membre de ce peuple dominé face à cette jeune femme issue du peuple dominateur. La France avait pourtant plus ou moins gommé leurs différences, son statut

d'étudiant, qui plus est en médecine, avait contribué à le placer dans l'universalité. Seul, il pouvait faire bonne figure, sans être intimidé par le comportement gauche des siens, par ce pays imparfait. Et Marie était elle-même étrangère à Paris, loin de son Alsace natale. Ils étaient isolés mais unis. Une fois en Tunisie, Marie cherchera le même type d'isolement, une sorte de claustration volontaire, ce qui s'avèrera totalement impossible malgré son obstination. Lui, doit lutter entre deux pulsions, d'une part celle qui le conduit vers ceux qu'il aime appeler « les miens », vers une grande fidélité envers ce cocon rassurant, cette valeur-refuge, et, d'autre part, une pulsion qui le fait sortir de cette petite sphère communautaire pour le mener vers une ouverture d'un tout autre ordre, vers une soif de connaissance, vers la laïcité, vers aussi, un autre lui. En réalité, il dispose de plusieurs « lui », et ce, ne serait-ce que par sa judéité. D'après le philosophe américano-israélien Daniel Boyarin (1994 : 15), « Jewishness disrupts the very categories of identity, because it is not national, not genealogical, not religious, but all of these, in dialectical tension with one another ». C'est en effet, une notion complexe qui implique des liens embrouillés, solides, mais que l'on peut aussi parfois dissimuler. Ces liens sont de différents ordres, ils ont trait à la culture, à la tradition, au vécu...

En France, le héros étudiant, a pu taire, occulter complètement cette identité ethnoculturelle et religieuse en faveur de sa nouvelle vie parisienne. Lorsqu'il se sépara de Marie l'espace d'un été afin de passer du temps avec sa famille en Tunisie, il eut du mal à supporter la distance : « Jamais je ne me suis senti étranger comme cet été-là. Je ne connaissais plus personne [...]. Je restai à promener mon ennui dans le désert de la ville, vide de tous visages » (Memmi, 1984 : 41). Une idée analogue est exprimée dans *La Statue de sel*: de retour au pays, le personnage déclare : « Je me découvris irréductiblement étranger dans ma ville natale. Et, comme une mère, une ville natale ne se remplace pas » (Memmi, 2002 : 110). Ces personnages memmiens vivent le drame d'une nostalgie irréparable, d'une carence, d'un statut d'orphelin, même si les parents sont vivants. La coupure advenue à un moment ou à un autre crée une immense et douloureuse frustration. Pour pallier autrement à cela, le personnage d'*Agar* pense avoir trouvé la « solution » en épousant une française. Son nouveau monde, c'est Marie. Il tente donc de faire coexister les deux : Marie en Tunisie...

Le fils prodigue est de retour chez ses parents avec un trophée, avec la concrétisation de la part d'Occident présente en lui :

Au souvenir de mes révoltes, de mes résolutions passées, je sentais, quelquefois, m'envahir le doute, le soupçon d'une défaite. Alors, je regardais ma femme, j'en étais toujours plus amoureux. Eh quoi? n'était-elle pas là, preuve vivante de mon audace? Sans elle, peut-être, ce retour aurait-il été un abandon; épousant Marie je revenais les mains pleines de l'étrange fruit de ces lointaines contrées (Memmi, 1984 : 44).

Le mariage mixte se caractérise souvent par une non-conformité avec les normes sociales, il implique une transgression qui permet ici au personnage de se sentir plus fort, de se détacher, de gommer toute sorte de frontière lui qui, comme l'auteur qui l'anime, a ce grand désir de totalité. L'« étrange fruit » –même si la métaphore est quelque peu plus heureuse que celle attribuée par sa belle-famille, « animal inconnu » (Memmi, 1984 : 30)– Marie, est étrangère quoi qu'elle fasse et même aux yeux de son propre époux qui la voit à ce moment-là comme l'incarnation d'une victoire personnelle, celle qui fera que son retour vers la terre de ses origines ne constitue pas un échec. Marie est son bout d'Occident à lui, un Occident à portée de main, pour lui qui semble être, au fond, à la recherche d'une multiple appartenance pacifique et sereine. En même temps, cette femme représente une forme de marginalité dans la marginalité. Elle symbolise vivement une part de sa personnalité éclatée, démultipliée. Toutefois, d'autres symboles le rappellent tout aussi vivement, *a fortiori*, vers l'espace juif tunisien qui l'entoure, dans un espace où il a extrêmement de mal à être en accord avec lui-même.

Il la surprotège. Dans l'ouvrage, il avoue ses pensées les plus cachées, développe, analyse, à croire que le lecteur devient son confident au fur et à mesure des pages, et que, en même temps, Marie s'éloigne petit à petit. Il se surprend lui-même à lui cacher ses pensées, s'isole et l'isole. L'écriture, pour Albert Memmi, représente souvent une occasion de dresser un bilan, de mettre de l'ordre dans ses pensées, de synthétiser les éléments de sa quête identitaire. Dans la revue marocaine *Souffles*, Memmi dresse son autoportrait et déclare :

Je n'ai jamais fait jusqu'ici que le bilan de ma vie. Or, depuis le bonheur irréel des premières années, les jeux de l'Impasse Tarfoune, à Tunis, long conduit désert qui tournait deux fois sur lui-même pour aboutir dans un trou de silence et d'ombre, jusqu'à la vie abstraite des grandes capitales, en passant par la guerre, les camps, et la décolonisation, le chemin est trop long, trop chaotique. Le héros ne se reconnaît plus. Je passe mon temps à essayer de combler ce fossé, ces ruptures multiples, de signer l'armistice avec moi-même en attendant une impossible paix (Memmi, 1967 : 9).

L'écriture permet donc à Memmi de tenter de proposer une vision claire et limpide malgré la complexité de son parcours identitaire. Il semble en être autant pour le narrateur de *Agar*, qui profiterait de ce tournant significatif et déterminant de sa vie pour poser sur le papier ses émotions et ses préoccupations. Tout comme le narrateur de *La Statue de sel*, il se sent sempiternellement étranger : « indigène dans un pays de colonisation, juif dans un univers antisémite, Africain dans un monde où triomphe l'Europe » (Memmi, 2002 : 109). Du reste, la quête identitaire est l'un des éléments spécifiques à la littérature judéo-maghrébine d'expression française. Celle-ci

est quantitativement loin d'être négligeable : Guy Degas (1992 : 7), dans sa *Bibliographie critique de la littérature judéo-maghrébine d'expression française (1896-1990)*, recense 120 auteurs et 400 références et où il précise que la littérature juive est la plus ancienne production francophone du Maghreb. Albert Memmi est sans conteste l'auteur qui a le plus marqué cette littérature, le plus prolifique, le plus étudié, les nombreuses études monographiques éditées sur son œuvre témoignent de l'intérêt qu'il suscite.

Pour sa protagoniste Marie, le statut d'« étranger » est clairement plus défini, moins complexe, moins problématique que celui de son mari ou de l'auteur dans la mesure où il n'est pas aussi empreint d'insolvabilité. Ceci lui permet alors de s'exprimer plus franchement, de cacher de moins en moins ses impressions les plus intimes et celles qui, de façon plus ou moins anodine, blessent profondément son compagnon tunisien et dévoilent un refus catégorique de ce nouveau monde.

Son regard strict, critique, reflète celui que pourrait avoir l'Occident sur l'Orient. Le personnage masculin craint l'incompréhension des autres, le fait de ne plus être considéré, le fait de décevoir ceux qui l'entourent. Cette déception éventuelle naît aussi de la distance qui se dessine entre lui et eux, une distance parfois désirée mais inévitablement toujours présente et qui engendre une préoccupation majeure, celle d'être jugé. En Tunisie, particulièrement, il semble avoir en permanence un œil inquisiteur posé sur lui qui lui rappelle sa recherche et son besoin d'une *reconnaissance* d'autrui, de sa femme, de sa famille juive tunisienne et du reste de la société. Il s'applique aussi bien implicitement qu'explicitement à se comporter de façon à faire face à ce lourd poids existentiel dont il ne peut aucunement se libérer, surtout les premiers temps qui suivent son retour. Il s'agit d'une peur du jugement envers sa propre personne mais aussi envers les choses qui l'entourent et auxquelles il tient. L'odeur du jasmin par exemple insupporte Marie. La déception de son époux est farouchement grande. La petite fleur blanche est pourtant l'orgueil de son pays, condensé de souvenirs, de soleil, elle sera même, bien plus tard, en 2011, emblème de sa révolution. Pour Marie cela devient un symbole de mal-être, une matérialisation de son dégoût. Puis, l'aversion s'amplifie :

Elle souffrait de la chaleur et du froid, de l'humidité et de la lumière éclatante qui l'éblouissait, du bruit incessant des radios, des odeurs toujours présentes, celle de l'huile frite, des grillades, des fleurs; elle ne pouvait comprendre ni excuser notre laisser-aller méditerranéen, les portes et les fenêtres qui ferment mal, les vitres cassées, l'exubérance des joies et des peines (Memmi, 1984 : 68).

Sa belle-famille, malgré ses efforts, devient ennemie, elle représente cette culture à laquelle elle ne veut absolument pas s'assimiler. Ses membres contribuent à pousser davantage Marie vers une contre-acculturation. Le contact passe mal,

l'articulation entre le moi et les autres peine à se faire. C'est justement sur ce contact que se base l'idée d'« acculturation ». Comme le précise Roger Bastide (1985: 114) : « Les Anglais lui préfèrent celui de *cultural change* –moins chargé de valeurs ethnocentriques liées à la colonisation (Malinowski)–, les Espagnols celui de *transculturación* (F. Ortiz), et les Français l'expression *d'interpénétration des civilisations* ». Dans tous les cas, il s'agit donc d'échange, de rapprochement, d'interaction. Marie, par contre, se montrera de plus en plus hermétique. Par exemple, après un dîner pascal en famille, le silence extrêmement pesant de Marie préoccupe son conjoint, la culpabilité d'avoir passé une soirée agréable et heureuse en famille et de la lui avoir imposée, le ronge. Même guidé par son rationalisme occidental, il apprécie ce type d'habitus qui peut sembler désuet. L'incompatibilité d'humeur creuse un fossé qu'il s'acharne à combler promettant qu'ils éviteront dorénavant d'assister à ce genre de repas. Marie répond alors : « Oh ! oui, je préfère... ici, je dois faire un effort constant... tout cela me paraît absurde!... anachronique... je n'ai pas quitté les préjugés et les superstitions de chez moi pour tomber dans... cette barbarie ! » (Memmi, 1984: 54). Ce dernier terme, issu du latin, renvoie justement à l'« étranger ». Le terme « barbare » provient en réalité du grec *barbaros* qui désignait la personne qui ne parle pas le langage civilisé, et donc le grec. Marie se place dans cette dimension ethnocentrique qui, pour Claude Lévi-Strauss, correspond à l'oubli que l'homme est porteur de plusieurs cultures et dénote une forme d'inculture anthropologique et sociologique de la nature humaine. Ainsi, dans ce sens, dans *Race et histoire*, il définit : « le barbare c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie » (Lévi-Strauss, 1987 : 22).

Marie ne semble aucunement prête à faire des efforts d'ouverture, de curiosité envers les normes et les valeurs de son nouveau milieu. Lui, n'émet pas de grande résistance, ne réagit pas violemment à ces réactions, stupéfait, il se tait, lâchement conciliant. Marie l'interpelle le voyant silencieux, lui demande s'il est contrarié: « Non ! non !... je... je réfléchissais à notre installation » (Memmi, 1984 : 54) s'empresse-t-il de répondre. Il ressent vraisemblablement une autre sorte de malaise, un malaise d'ordre identitaire semblable à celui qu'exprime Albert Memmi dans plusieurs de ses écrits et que Afifa Marzouki (2007 : 15) présente en ces termes:

Cette quête de l'identité est souvent doublée de la peur de l'incompréhension d'autrui, de déchoir à ses yeux pour avoir pris un parti plutôt qu'un autre, crainte d'être mal vu des siens, pour avoir choisi l'exil et soucieux d'être marginalisé par les autres pour avoir affirmé ses distances vis-à-vis d'eux.

Cette « peur » continue est d'autant plus forte que le protagoniste d'*Agar* revient de son exil français avec une preuve personnifiée de sa nouvelle différence, preuve envers laquelle il se sent constamment dans le devoir de rendre des comptes de s'excuser, de se justifier. Il vit le fameux dilemme largement mythifié par Memmi : acceptation de soi et refus de soi. Memmi, mais d'autres écrivains juifs maghrébins se

pencheront sur ce type d'interrogations et précisément sur la question du mariage mixte. Degracia (pseudonyme de Gracia Cohen épouse Cassou) par exemple, écrivaine d'origine juive marocaine, intitulera justement son premier ouvrage *Mariage mixte* (1968). Elle y retrace de manière assez autobiographique son union avec un chrétien. Bien avant, l'algérienne Elissa Rhais (il s'agit aussi un pseudonyme, celui de Rosine Boumendil) contait dans *La fille des pachas* (1922) les rapports difficiles entre les communautés juive et musulmane d'Algérie.

Progressivement, la solitude devient le *leitmotiv* du livre de Memmi, la mauvaise volonté de Marie se transforme, sans plus de retenu ni de vergogne, en rejet systématique de la culture de son mari qui lutte alors dans les deux sens :

Vis-à-vis de mes parents je redevins soupçonneux, hostile, plein de reproches difficiles à formuler [...]. Mais que leur reprochais-je au juste ? D'être si différents de ma femme qu'ils ne pouvaient pas ne pas la blesser ? J'en voulais à Marie de ne pas pouvoir les accepter tels quels, de son dépaysement, qu'elle ne cachait plus et dont je me sentais responsable. Je cherchais querelle à tout le monde, attaquant mes parents avec les lèvres de ma femme, disputant ma femme au nom des miens (Memmi, 1984 : 70).

Aussi bien les emblèmes de l'Orient que de l'Occident leur rappellent leurs dissemblances, leur inconfortable décalage qui provoque une sorte de fuite, d'éloignement incontrôlable malgré les tentatives, les réflexions et les ressassements. À Marie, qui reproche à son mari : « À force de les défendre tu deviens comme eux ! » (Memmi, 1984 : 183), celui-ci, conscient de son irrémédiable désocialisation, rétorque : « Ah ! Si encore je pouvais redevenir comme eux ! Mon malheur est que je ne suis plus comme personne » (1984 : 183). Il exprime là ce que Albert Camus⁴ avait pressenti et exposé dès la préface du premier roman de Memmi :

Voici un écrivain français de Tunisie qui n'est ni Français ni Tunisien. C'est à peine s'il est juif puisque, dans un sens, il ne voudrait pas l'être. Le curieux sujet du livre qui est aujourd'hui offert au public, c'est justement l'impossibilité d'être quoi que ce soit de précis pour un juif tunisien de culture française (Memmi, 2002 : 9).

Le narrateur de *Agar* a pourtant voulu s'accrocher, a désiré que sa femme apprécie davantage sa Méditerranée, son Orient, qu'elle l'aide lui-même à les aimer pleinement malgré leurs imperfections. Au lieu de cela, Marie s'abstient de commu-

⁴ Camus et Memmi se rencontrent à Paris au début des années 50, ils collaborent avec Béchir Ben Yahmed pour la création d'un nouvel hebdomadaire tunisien *Afrique-Action*, qui deviendra par la suite *Jeune Afrique*.

niquer. Cette marginalisation sera matérialisée par la construction de leur nouvelle maison.

3. Une installation en demi-teinte

Cette nouvelle maison, elle la choisit loin de sa belle-famille, loin de Tunis, en banlieue. Ils la font construire et « presque tous les jours, pendant trois mois, Marie alla au chantier » (Memmi, 1984 : 81). Le couple déverse tous ses espoirs d'un avenir meilleur dans cette maison qui marque un nouveau départ, une nouvelle vie sans menaces extérieures. Marie brûle d'impatience : « L'entrepreneur ayant achevé la buanderie bien avant la maison, pour y entreposer son ciment, Marie décida, malgré mes protestations, que nous nous y installions » (Memmi, 1984 : 81). En fait, pour son époux, il s'agira bien vite d'une maison qui « cerna les contours définitifs de notre univers : celui de la fuite et de la solitude » (Memmi, 1984 : 83). Marie s'emmure dans tous les sens. Elle désire entraîner son époux dans sa solitude, le veut à elle seule, pour se protéger des autres, mais également par vengeance. Lui, a voulu lutter face au fait de vivre « tout à fait seul avec Marie dans la villa solitaire » (Memmi, 1984 : 84), a cherché à tout prix à faire venir des amis. Ces visites qui ravissent le héros, déplaisent de plus en plus à Marie qui déclare impitoyablement, non sans vexer son mari : « Je préfère la solitude aux médiocres » (Memmi, 1984 : 85). Ses jugements de valeur la rendent intolérante et blessante mais son mari, qui a du mal à se désunir de son groupe, choisit de prendre sur lui et de ne pas avouer que lui, par contre, « préfère les médiocres à la solitude » (Memmi, 1984 : 85). Le « territoire commun », propre et figuré, de ce couple ne l'est pas complètement, ou du moins, le figuré se réduit comme une peau de chagrin. Marie cherche aussi à le désolidariser de ses amis, à le redimensionner : « Ils ne t'aiment pas. Ils n'oublient pas tes origines et tu es trop lourd à porter, tu condamnes tout ce qu'ils sont et tu ne sais même pas le cacher. Devant toi ils se sentent jugés et coupables. Ce ne sont pas tes amis, ce sont seulement des gens du clan » (Memmi, 1984 : 86). Une forme de jalousie s'installe et met de la distance entre eux. Cette jalousie reflète le sentiment d'insécurité de Marie de façon générale, sa volonté d'être la seule bénéficiaire de son partenaire (vu que le reste n'est que négativité) qui, contrairement à elle, à une vie, une liberté en dehors du couple. Même la femme juive était à l'époque, de toute façon, aliénée à la sphère publique. Il ne s'agit pas pour autant d'un rapport lié à la méfiance contrairement aux protagonistes d'une autre union interculturelle narrée par un judéo-maghrébin, Jean Yvane, *Le Dieu jaloux* (1989).

La maison, surtout dans un premier temps, crée tout de même un univers propice pour le couple memmien et Marie tombe enceinte. La joie se mêle au choc des cultures. L'arrivée de l'enfant catalyse davantage leurs différences. C'est une autre forme de « territoire commun » du couple : l'enfant, dans son corps, dans son quotidien, dans son éducation, représente une occasion de cristalliser l'univers égoïste des

époux. Une série d'interrogations nouvelles se pose, surtout pour ce qui est de la transmission identitaire; les époux sont confrontés à des négociations, à des décisions qui ne sont fatalement pas neutres. À titre d'exemple, le choix du prénom est problématique, il révèle d'emblée, pour le couple, le choix de leur stratégie identitaire. Comme l'affirme Azouz Begag, « donner un prénom c'est anticiper tout un projet pour l'enfant qui va le porter » (Feroldi, 2003 : 36). Avant même que le sexe de l'enfant soit connu, le futur grand-père paternel demande solennellement à son fils de donner à l'enfant son propre prénom: Abraham, afin de pérenniser la tradition ancestrale marquée par la forte domination patriarcale. L'évocation de ce désir provoque la colère de Marie et son désaccord le plus total : « Le visage de ma femme aussitôt se ferma, son refus s'y peignit si total qu'il me révolta. Elle quitta la table et alla s'asseoir sur une chaise, bizarrement au milieu de la pièce » (Memmi, 1984 : 93). Elle se poste ainsi, sans doute pour spatialiser son isolement, alors que son mari était lui-même contre cette idée. L'oppressante autorité masculine au Maghreb de la communauté juive est même dénoncée par les femmes y appartenant comme en témoignent notamment les écrits d'écrivaines natives de l'Afrique du Nord comme Paule Darmon, Rachel Kahn, Annie Goldmann et Gisèle Halimi. Respectivement originaires du Maroc, d'Algérie et de Tunisie pour les deux dernières, elles narrent comment la femme juive dans ces pays est soumise au respect rigoureux des règles traditionalistes imposées par les hommes du clan⁵. L'écriture devient pour elles arme d'émancipation, moyen d'accuser une emprise du pouvoir patriarcal.

Derrière la décision du prénom, c'est bien l'identité du futur individu qui préoccupe tout l'entourage. En effet, ce choix contraint les parents à dévoiler publiquement ce qu'ils voudront transmettre à leur enfant, leur volonté face à l'identité culturelle, sociale, familiale, religieuse de l'enfant. L'intimité du couple est mise à rude épreuve. On pressent l'importance de ce moment dans leur histoire familiale et son caractère pour le coup très délicat car la première discussion à ce sujet va entraîner « la scène la plus sérieuse depuis notre arrivée » (Memmi, 1984 : 95). Marie semble vouloir préparer la contre-acculturation de son enfant. En même temps, elle est pour son mari une sorte de miroir accusateur qui le pousse à prendre des décisions, un autre moi qui remue de profonds questionnements qu'il préférerait étouffer et exige des réponses sans autoriser le doute.

Rachida Saïgh Boustra (2002 : 72) écrit à ce sujet⁶ :

⁵ En 1973 Gisèle Halimi publie *La cause des femmes* (Paris, Grasset) ; en 1979, Annie Goldmann publie *Les filles de Mardocheé* (Paris, Denoël-Gonthier) ; un an plus tard paraît le livre de Paule Darmon *Baisse les yeux, Sarah* (Paris, Grasset) ; et plus récemment, en 2000, Rachel Kahn publie chez Flammarion *Adieu Béchar*.

⁶ Ses propos sont tirés d'un recueil où figurent les interventions d'un colloque international dédié à l'œuvre de Memmi qui s'est tenu à Jérusalem en novembre 1998.

Le narrateur assiste à la révélation de son essence identitaire et découvre son être primordial à travers le regard de l'autre. L'étrangère lui renvoie l'image de lui-même et le met en situation d'étrangeté de soi à soi. La mémoire explose par l'exorcisme que lui impose l'autre et se met en écriture accouchant de ses excroissances [...] constat douloureux d'une différence irréductible.

Marie accouche, c'est un garçon. La pire des hypothèses, celle qui soumet le couple aux plus grands dilemmes : la question de la circoncision par exemple. Après de grands débats houleux, l'homme cède comme pour sortir sa femme de sa solitude ou au moins pour se dédouaner, l'enfant ne sera pas circoncis. Cependant, pour que leur progéniture soit reconnue légalement par la loi rabbinique, le couple découvre plus tard qu'il n'y a que deux solutions auxquelles, d'un commun accord, ils étaient totalement réfractaires: faire circoncire l'enfant ou se marier religieusement. Deux actes qui placent dans une impasse le protagoniste memmien, pourtant fervent défenseur de la laïcité, garante d'un humanisme universel tant convoité. Même s'il n'est pas croyant et bien qu'il ne partage pas les idées et les coutumes de son clan, ce père se sent alors plus que jamais dépendant et prisonnier de son clan, dans l'impossibilité de la neutralité et surtout victime du chantage communautaire. Dans sa propre famille, dans son propre pays, une fois de plus, il est lui-même écartelé, étranger, plus que jamais à cheval entre deux civilisations, deux mondes opposés, cette fois dramatiquement inconciliables. L'avocat, président de la communauté, chez lequel le héros se rend pour se renseigner au sujet du mariage religieux leur annonce : « La communauté ne peut, sans garanties, accepter dans son sein une étrangère » (Memmi, 1984 : 133). Cette phrase, et particulièrement le terme « étrangère », qui sort à plusieurs reprises de la bouche de l'homme de loi, provoque chez l'époux un dégoût prononcé :

Je restai estomaqué. J'avais enfin compris: Il était de l'autre côté. Une étrangère! À cet instant précis, de toute mon âme je me sentis du côté de Marie, oh oui ! le meilleur de moi-même, le plus libre, le plus universel ! Une peur rétrospective de ce que, sans elle, j'aurais pu devenir, m'envahit (Memmi, 1984 : 133).

L'anthropologie culturelle nous enseigne que la contre-acculturation se manifeste non seulement par un rejet de la culture dominante mais aussi par l'affirmation de sa culture d'origine. C'est justement la posture que Marie tend à adopter. Leur fils, à défaut de les unir, va incarner leur malaise. Elle lui chante par exemple des berceuses en allemand, langue de son enfance alsacienne :

En l'entendant de nouveau moduler à mon fils ces rythmes si étrangers à moi, il me venait une révolte que je ne pouvais plus masquer. Je lui demandai de le bercer en français.

– Ce sont des chansons de mon enfance, protestait-elle, j’ai moi-même été bercée ainsi ! (Memmi, 1984 : 146-147).

L’idée que l’enfant devienne étranger à ses yeux terrifie d’ores et déjà son père. Il s’imagine exclu, seul face à une mère et son fils lui qui, à la naissance de l’enfant, s’est encore plus isolé du reste de sa famille. Marie semble insidieusement alimenter cette sensation croissante. Elle remarque par exemple, observant son bébé : « Il avait une carnation de brun, ses yeux étaient d’un brun ferme. –Te souviens-tu ?– Eh bien, il devient blond, même ses yeux s’éclaircissent. C’est étonnant ! » (Memmi, 1984 : 147). L’interrogation et l’exclamation ne font qu’agacer davantage son mari qui comptait au moins sur une ressemblance d’ordre physique. L’idéologie coloniale avait déjà suffisamment contribué à inculquer la suprématie caucasienne, blanche.

Par ailleurs, Marie devient nostalgique, elle désire fêter Noël prétextant que c’est pour son bébé, ou encore, elle se met à

ranger ses affaires personnelles [...], une petite madone en porcelaine, cadeau d’une amie de pension, son missel de communiant, des photographies de famille ; sur une chaise, une pile de livres allemands attendait de partir chez le relieur. À la vue de ces objets, symboles de l’étrangeté que j’avais introduite dans ma vie, je me sentis brusquement envahi d’un sentiment effrayant (Memmi, 1984 : 163-164).

Elle réaffirme son identité de Française, d’Alsacienne, de Chrétienne, elle qui était prête à faire abstraction de tout cela une fois en Tunisie. Elle cherche à se distinguer, à *produire* l’altérité. Marie s’est éloignée à des centaines de kilomètres de ses attaches pour suivre cet homme. Lui, a dû, pour la satisfaire, tenter de gommer tout ce qui l’entourait. Il s’est fait d’autant plus violence que les siens sont, par contre, proches géographiquement. Le narrateur, tout comme l’auteur dans nombre de ses œuvres, paraissent s’efforcer de concilier un certain ancrage culturel, complexe et cher à la fois, avec des valeurs universelles. L’image de Marie comme représentation de cet universalisme importé s’étiole vue qu’elle-même a tendance à se replier sur ses origines culturelles. Le héros semble interpréter son propre isolement comme une destruction, une destruction imposée par sa femme. Et c’est surtout cette sensation violente qui va mener à la désagrégation de son couple. Les tumultueux débats, les situations qu’ils préféreraient taire, certains problèmes délicats liés à l’identité, aux traditions, bouleversent les fondements de l’être de ces époux. Pensant à la dimension colonisé/colonisateur, Frantz Fanon (1975 : 187) affirme dans *Peau noire masques blancs* que ce sont précisément ces « voix inhumaines qui furent celles de leurs ancêtres respectifs » qu’il faut éviter « afin que naisse une authentique communication ». Nos héros sont justement soumis tant bien que mal à des us et coutumes qu’ils jugent souvent obsolètes et qui freinent un dialogue serein et neutre.

Ce n'est pas tant le statut d'étrangère de Marie qui sera la cause de la crise conjugale, son mari lui avoue d'ailleurs : « ...tu sais, je crois que si je ne t'avais pas connue, j'aurais, tout de même, épousé... une étrangère » (Memmi, 1984 : 172). Peut-être plutôt une étrangère qui aurait été plus ouverte à une socialisation dans ce nouveau pays, qui se serait davantage assimilée ou qui, au moins, n'aurait pas rejeté avec autant de virulence l'autre part de lui-même. Leur amour ne peut survivre à cela.

Ce « clan » qui l'a tant chagriné, dont elle a cherché à l'exclure, est pour elle davantage synonyme de tribu que de société, dans toute la dimension eurocentriste que cela implique. Dans un cri de désespoir, à propos de sa belle-famille, Marie s'écrie : « – Oui, je les hais, je les hais ! Ce sont des sauvages ! Je déteste leurs coutumes moyenâgeuses et leur religion de primitifs !... » (Memmi, 1984 : 183). L'étrangère donne libre court à son *racisme* sous-jacent. L'une des définitions les plus célèbres de cette notion est justement l'œuvre d'Albert Memmi, qui publiera un livre dédié à cette question [*Le racisme* (1982)] : « Le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences, réelles et imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier ses privilèges ou son agression »⁷. L'agression vis-à-vis de son mari est surtout morale, elle le vise au plus profond de son identité, de son être. « Depuis trois ans, tout ce que je sens, tout ce que je suis est remis en questions ! » (Memmi, 1984 : 181) ose-t-il finalement lui avouer. Étant donné le contexte colonialiste, cette définition fait valoir le fait que le racisme peut être considéré comme une sous-catégorie, une rubrique spécifique de la domination. Il renvoie à un refus de la différence, cette différence source de tous les maux de Marie. Par ailleurs, comme le rappelle Tahar Ben Jelloun (1995 : 54) dans sa tentative d'expliquer le racisme à sa fille : « Dans l'exclusion de l'autre, c'est un peu soi-même que l'on exclut ».

En effet, un mur, s'est dressé entre eux :

Nous sommes allongés l'un contre l'autre, dans une immobilité si désaccordée à la nuit, au repos, au sommeil de l'enfant... L'affrontement de nos deux silences est tel qu'il me fait grincer des dents [...]. Elle baigne dans l'angoisse et ma pitié reflue. Mais comment sortir de mon propre isolement, qui l'emmure ? Silence; où se prépare l'allure de notre bataille (Memmi, 1984 : 180).

Les silences se ponctuent de violentes crises. Après avoir traité les siens d'« incultes, grossiers et vulgaires », Marie ajoute : « Il n'y a pas une seule personne parmi eux que j'aie envie d'approcher ! Je n'aime pas ces gens et je déteste cette ville ! Je ne m'y ferai jamais ! jamais ! » (Memmi, 1984 : 182). Ce fameux rapport de la

⁷ Cette définition du racisme est d'ailleurs parmi les plus employées et a été choisie par *Encyclopedia Universalis*.

communauté juive avec sa terre natale est mis à mal, le mari agressé dans sa chair, lui rappelle qu'il fait partie intégrante de ce groupe qu'elle dénigre avec tant de haine. « C'est absurde ! Tu n'en fais pas partie ! Tu es tellement différent d'eux ! » (Memmi, 1984 : 182) rétorque-t-elle. « Différent » certes, mais il appartient à ce petit monde et, malgré tout, il ne peut couper le cordon. Dans un premier temps, Marie avait joué un rôle de bouclier contre ses abdications, paradoxalement, elle l'a même aidé à faire des concessions, à mieux supporter son environnement tunisien afin qu'il trouve une sorte de stabilité, d'équilibre entre les deux. Cependant, peu à peu, leurs problèmes deviennent insolubles, et malgré le fait que Marie tombe enceinte de nouveau, l'issue fatale se profile.

4. Conclusion

Memmi fait des rapports à l'altérité et à soi-même l'une des problématique premières de son œuvre. Exprimer le difficile rapport à l'autre, un manque, la sensation de n'être totalement bien, ni ici, ni ailleurs, semble être un souci majeur pour les protagonistes de *Agar*. Albert Memmi cherchera constamment à recoller les morceaux d'un puzzle géant et complexe. Il ne perdra jamais de vue dans ses écrits la question des racines et, comme l'écrit Marzouki (2010 : 139) à son sujet : « C'est dans son douloureux effort d'universalisme, de connaissance du monde et des horizons autres, que l'écrivain voit le mieux l'impossibilité de rompre les amarres avec son passé, de rester indifférent à ses attaches ». C'est tout à fait le cas du héros de *Agar*, même si, avec ses multiples marginalités, il sort meurtri de cette expérience, après ce grand écart entre la soumission à la communauté, aux racines et la volonté de se détacher, d'aller de l'avant, vers l'émancipation, vers de nouveaux horizons. Marie aussi en sort déchirée, son malaise est allé *crescendo*, le bonheur qu'elle a essayé de construire a été parasité par cette culture très oppressante pour elle. Les silences et les souffrances intérieures se sont accrus, la contre-acculturation s'est affirmée et les soucis se sont multipliés. Tout cela a mené tout droit à l'étiollement de ce couple exogame. Albert Memmi, dans la préface de l'édition de 1963 de *Agar* écrit : « Mes héros échouent parce qu'ils ont manqué, tous les deux, de force et de liberté ; parce que l'héroïne n'a pas été assez ouverte et généreuse, parce que le héros n'a pas été assez courageux, assez révolutionnaire » (Memmi, 1984 : 16). En même temps, mettant encore le doigt sur une problématique enfouie en lui et en nombre de ses personnages, mais toujours plus ou moins pressentie, il fait dire au protagoniste de *Le scorpion* : « Ah si j'avais du talent, le seul livre que j'aurais écrit avec joie, je l'aurais intitulé "personne n'est coupable" » (Memmi, 1969 : 240). En définitive, l'histoire intime du couple de *Agar*, est une métonymie de l'œuvre de Memmi pour lequel les relations envers autrui constituent un sempiternel questionnement, voire le drame de sa vie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BASTIDE, Roger (1985) : «Acculturation», in *Encyclopedia Universalis*, vol.1, 114-119.
- BEN JELLOUN, Tahar (1995) : *Le racisme expliqué à ma fille*. Paris, Folio.
- BORDELEAU, Francine (1991), «Albert Memmi: Portrait d'une humanité», *Nuit blanche, Le magazine du livre*, n°45, 52-53.
- BOYARIN, Daniel (1994): *A radical Jew: Paul and the politics of identity*. Berkeley, University of California Press.
- DAYAN ROSENMAN, Anny (2002) : « Les représentations de l'histoire dans l'œuvre romanesque d'Albert Memmi », in David Ohana, Claude Sitbon et David Mendelson, *Lire Albert Memmi : déracinement, exil, identité* Préface Shimon Pérès. Paris, Fata Morgana, 57-66.
- DEGRACIA (1968) : *Mariage mixte*. Paris, Presses du temps présent.
- DUGAS, Guy (1992), *Bibliographie critique de la littérature judéo-maghrébine d'expression française (1896-1990)*. Paris, L'Harmattan.
- FANON, Frantz (1975), *Peau noire, masques blancs*. Paris, Éditions du Seuil [1^e éd. 1952].
- FEROLDI, Vincent (2003) : *Chrétiens et musulmans en dialogue: les identités en devenir*. Paris, L'Harmattan.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1987) : *Race et histoire*. Paris, Denoël (« Folio essais ») [1^e éd. Paris, Unesco, 1952].
- MARZOUKI, Afifa (2007), *Agar d'Albert Memmi*. Paris, L'Harmattan.
- MARZOUKI, Afifa et Samir (2010), *Individu et communautés dans l'œuvre littéraire d'Albert Memmi*. Paris, L'Harmattan.
- MEMMI, Albert (1957) : *Portrait du colonisé* précédé de *Portrait du colonisateur*. Paris, Corrèa.
- MEMMI, Albert (1962) : *Portrait d'un juif*. Paris, Gallimard.
- MEMMI, Albert (1967) : « Albert Memmi : auto-portrait ». *Souffles*, 6, 8-9.
- MEMMI, Albert (1969) : *Le scorpion ou la confession imaginaire*. Paris, Gallimard.
- MEMMI, Albert (1982) : *Le racisme*. Paris, Gallimard.
- MEMMI, Albert (1984) : *Agar*, Paris, Gallimard [1^e éd. Paris, Corrèa, 1955].
- MEMMI, Albert (1988) : *Pharaon*. Paris, Julliard.
- MEMMI, Albert (2000) : *Le nomade immobile*. Paris, Arléa.
- MEMMI, Albert (2002) : *La statue de sel*. Paris, Folio [1^e éd. Paris, Corrèa, 1953].
- RHAIS, Elissa (1922) : *La fille des pachas*. Paris, Plon.
- SAÏGH BOUSTRA, Rachida (2002) : « Le même et l'Autre : de la quête du dialogue à la confrontation des imaginaires: mémoire en souffrance », in David Ohana, Claude Sitbon et David Mendelson, *Lire Albert Memmi : déracinement, exil, identité*. Paris, Fata Morgana, 67-76.
- STRIKE, Joëlle (2003) : *Albert Memmi – Autobiographie et autographie*. Paris, L'Harmattan.
- YVANE, Jean (1989) : *Le Dieu jaloux*. Paris, Denoël.